

Sur le rivage du monde de Sylvain L'Espérance

Alexandre Fontaine Rousseau

Numéro 161, mars-avril 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69269ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fontaine Rousseau, A. (2013). Compte rendu de [*Sur le rivage du monde* de Sylvain L'Espérance]. *24 images*, (161), 45-45.

Sur le rivage du monde

de Sylvain L'Espérance

Le plus beau plan de l'année est à peine une image. C'est une ombre cherchant à se détacher de l'obscurité ambiante, un souffle qui déchire le silence. Une image qui cherche à naître, une lueur qui cherche à émerger de l'anonymat. *Sur le rivage du monde* n'est pas un film sur l'oppression des êtres. C'est un cri franc en faveur de leur émancipation.

Film de lutte, de combat, le splendide documentaire de Sylvain L'Espérance illustre parfaitement l'essence de son propos par la simple captation d'un geste constant, celui de l'entraînement d'un boxeur, répété sans relâche par-delà l'épuisement, auquel l'insistance de ce plan donne un sens. L'intensité soutenue du mouvement sidère. Sa cadence régulière hypnotise le regard. La scène marque physiquement le spectateur, dont le souffle en vient à se synchroniser à celui, haletant, du boxeur. Elle l'épuise.

Se battre, se dépenser dans l'acte de résister, voilà ce que font tous les migrants de Bamako, au Mali, auxquels le cinéaste donne ici la parole. Voilà l'idée essentielle dont ce plan s'avère la synthèse rêvée, trop belle pour ne pas être orchestrée mais – et c'est là toute sa beauté – trop juste pour l'être. Se battre tout en étant immobilisé, prisonnier d'un lieu qui les étouffe et les efface, voilà la nuance, tragique, à laquelle cette image donne une forme immédiatement tangible. Ce que filme L'Espérance, c'est l'espoir d'une fuite qui survit au cruel enchaînement des corps à un espace donné.

Voilà un plan qui résume à merveille la méthode du cinéaste, sa manière posée de s'installer dans le réel et de le laisser émerger librement, par le biais du passage du temps, notamment, qui trouve ici tout son sens dans ce récit sur l'attente. L'Espérance filme patiemment des êtres patients, épouse leur manière d'habiter l'espace dans le temps. Même à travers le geste violent de la boxe, c'est l'endurance qui s'exprime ; car la révolte de César et des autres migrants dont nous faisons ici la rencontre n'a rien d'un coup d'éclat

qui se révélerait un feu de paille. Elle prend forme au fil des jours qui deviennent des mois, des mois qui deviennent des années... mais aussi des secondes qui deviennent des minutes.

Voilà qui nous ramène à notre infatigable boxeur, à ce plan tout en longueur où l'épreuve de l'entraînement tient presque du rituel, à ce combat contre l'épuisement auquel se livrent ceux qui s'y prêtent. Le génie de cette séquence, c'est qu'elle refuse au spectateur toute distance par rapport au combat qui y est mené. Il n'y a aucun refuge possible, ni dans cette obscurité asphyxiante qui repousse l'image à la lisière du visible, ni dans ce champ sonore occupé tout entier par la voix pesante du boxeur, par une répétition incantatoire qui commande l'attention, dictant le rythme avec une puissante assurance ; comme un appel qu'il est impossible de ne pas suivre, jusqu'au bout de ses forces.

L'Espérance signe avec *Sur le rivage du monde* un grand film politique, un film qui s'implique et qui implique à sa suite le spectateur. Plus tard, observant à distance l'écran d'une télévision débitant sa ritournelle habituelle au sujet des « clandestins » fuyant leur pays, le cinéaste offre à cette vision froide et détachée du monde une antithèse claire. Il y oppose un regard engagé, une proximité qui se veut physique, viscérale. C'est un pas nécessaire en direction de l'autre que nous invite à faire son film.

La lutte doit être constante pour être véritable. Cette conviction, L'Espérance en retrouve l'expression la plus éloquente loin de chez lui, dans cette Afrique de l'Ouest qu'il explore depuis maintenant quatre longs métrages. Mais elle nous ramène, inévitablement, au Québec de 2012, aux combats qui s'y sont déroulés et auxquels, par la force des choses, ce documentaire offre un écho lumineux, à la fois optimiste et réaliste. – **Alexandre Fontaine Rousseau**

